

CHAPITRE 3

BRÈVE CONVERSATION À IVOZ-RAMET (PROVINCE DE LIÈGE) : VIVRE AU QUOTIDIEN APRÈS LA MALADIE¹

1. Introduction

Lieu de l'enquête : Ivoz-Ramet, petite localité située en périphérie de la ville de Liège.

Locutrice interviewée : JD, âgée de 76 ans au moment de l'enquête. A toujours vécu dans la région liégeoise, d'abord à Flémalle puis à Ivoz-Ramet. JD fait partie, comme ses parents, de la classe ouvrière et elle n'a été à l'école que jusqu'à 16 ans. Comme ses parents, elle est bilingue français-wallon. Code PFC : blajd1.

Relation entre les locutrices : JD et E1 sont deux amies de longue date, proches voisines. Le dialogue entre les deux locutrices constitue la conversation libre qui suit l'interview qui a eu lieu entre JD et la fille de E1 dans le cadre de l'enquête PFC.

Lieu et année de l'enregistrement : Chez JD, à Ivoz-Ramet, en 2004.

2. Aspects culturels et lexicaux

La conversation porte essentiellement sur une connaissance commune aux deux locutrices qui a eu d'importants problèmes de santé. Quand JD fait

1. Ce chapitre a été rédigé par Philippe Hambye, Anne Catherine Simon et Régine Wilmet.

remarquer que la jeune fille *ne saurait pas laver son dos* (l. 2), elle illustre une acception typiquement belge du verbe « savoir » utilisé dans le sens de « avoir la capacité de » – sens qui est souvent rendu par « pouvoir » en français de référence. Il s'agit d'un belgicisme sémantique (c'est-à-dire d'un usage dont le sens, et non la forme, est caractéristique de la Belgique). Ce régionalisme joue parfois un rôle de marqueur car il est immanquablement identifié par les locuteurs du français de référence et il est perçu comme typique de l'usage wallon ou bruxellois du français. Un autre régionalisme lexical apparaît dans cet extrait : le terme *athénée* (l. 14), calqué sur un mot savant grec, désigne en Belgique un établissement d'enseignement secondaire dépendant d'un pouvoir public et naguère réservé aux garçons. Cette innovation lexicale constitue un « statalisme », c'est-à-dire un fait linguistique dont la zone de diffusion coïncide avec une entité politique.

L'âge de JD, son ancrage régional et sa pratique du wallon rendent son style de parole assez marqué, tant dans la prononciation que dans l'usage de tournures spécifiques ou de l'alternance entre formes françaises et formes wallonnes. C'est le cas avec l'emploi de *di-st-èle* (l. 10-11) et de la séquence *dju nn-a pus dispôy des anêyes* (l. 31). Chez les locuteurs bilingues français-wallon, ces alternances de code sont fréquentes et apparaissent de façon imprédictible, bien que les recherches sur l'alternance de code aient montré que certains facteurs favorisaient le passage d'une langue à l'autre. Dans le cas qui nous occupe, la séquence en wallon apparaît lorsque JD raconte qu'à l'instar de la jeune fille qui a des *lancements* (l. 24, des « élancements » en français de référence, c'est-à-dire des douleurs intenses et soudaines) au niveau du bras qui lui a été amputé, elle-même ressent parfois des douleurs au niveau des dents qu'elle n'a pourtant plus depuis des années. On peut penser que l'utilisation du wallon par JD contribue ici à marquer une certaine connivence avec son interlocutrice au moment de raconter une anecdote censée la faire rire. Notons que ce type d'alternance de code est rare aujourd'hui chez les locuteurs wallons, le bilinguisme français-wallon ayant quasiment disparu à part chez les personnes les plus âgées. On observe ainsi plutôt des calques de tournures syntaxiques (cf. *infra*) ou des emprunts de formules figées, par exemple des appellatifs comme « hé valèt », « hé fieu » (pour un garçon) ou « hé ma fêye » (pour une fille), ou encore des ponctuants comme « di-st-èle » (dit-elle), « di-st-i » (dit-il), « cwè » (quoi). Les ponctuants sont des mar-

queurs de discours², comme « quoi », « oui », etc., utilisés pour renforcer le marquage de la fin d'un énoncé.

3. Aspects syntaxiques et discursifs

On notera principalement quelques exemples de constructions syntaxiques qui mettent en évidence un usage non standard des prépositions ou des déterminants : *elle se lave toute* (l. 1) pour « elle se lave entièrement/ tout entière » ; *elle a beaucoup des amies de l'école qui viennent* (l. 13-14) pour « elle a beaucoup d'amies » ; *j'ai mal mes doigts* (l. 26) ou *j'ai mal mes dents* (l. 31), construits sans la préposition « à » exigée par la locution verbale « avoir mal » (p. ex. « avoir mal à la tête », « avoir mal aux jambes ») et avec un déterminant possessif (*mes doigts*). Ces formes non standard coexistent dans le même extrait avec la tournure standard *j'ai mal au poignet* (l. 26). Enfin, l'expression *ça fait* (l. 13, 19 ; « alors », « aussi », réduction de « ça fait que ») est utilisée comme un ponctuant du discours (cf. *supra*).

Si certaines de ces variantes syntaxiques nous semblent plus fréquentes à Liège qu'ailleurs en Wallonie (par exemple « beaucoup des » pour « beaucoup de »), tous les auteurs qui se sont intéressés à la variation syntaxique reconnaissent qu'il est difficile d'analyser si une tournure non standard est liée à une variété régionale ou à une variété de style (non soutenu). Soulignons en outre que l'on retrouve l'influence du wallon dans les trois dernières tournures relevées.

4. Aspects phonétiques et phonologiques

Cette locutrice de Liège partage plusieurs caractéristiques segmentales déjà décrites pour la locutrice gembloutoise. On peut citer ainsi l'assourdissement fréquent des consonnes sonores finales (*elle se lave* [elsəlaf] (l. 1) ; *c'est pas grave ça* [sɛpaɣɤafsa] (l. 7) ; *tu retrouves* [tyɾtɾuf] (l. 20)), le maintien de voyelles mi-ouvertes en finale absolue (*sauf son dos* [dɔ] (l. 1)) ou encore le marquage de l'opposition masculin *vs.* féminin par la distinction de longueur vocalique (*des amies* (l. 13) est prononcé avec une voyelle longue et marque le féminin, comme en témoigne la suite de l'extrait où JD précise que la jeune fille dont elle parle voit aussi *des garçons*).

2. VINCENT D. (1993). *Les ponctuels de la langue et autres mots du discours*, Québec, Nuit blanche.

En outre, on peut observer chez JD d'autres traits de prononciation régionaux qui sont davantage marqués et qui sont plus rares ou absents chez la locutrice gembloutoise. Tout d'abord, la prononciation aspirée de certains « h » graphiques qui empêchent l'élision (*Henry* (l. 19) ; *hein* (l. 1)) est un trait typique de Liège et de l'est de la Belgique en général. Deuxièmement, l'extrait présente plusieurs cas de palatalisation de la consonne occlusive [d], comme dans *mon Dieu* (l. 22), et *Nadia* (l. 20, 25). La consonne [d] est articulée au niveau des alvéoles, c'est-à-dire qu'un contact se produit entre la langue et la partie du palais située juste derrière les dents. Quand une articulation dentale est palatalisée, cela signifie que le lieu d'occlusion (par contact) est reculé vers le milieu du palais (*vs.* l'avant). L'effet produit est un son qui se rapproche du [ʒ]. Il s'agit là d'un trait souvent présenté dans la littérature comme typique des Belges francophones de milieu populaire. En outre, on peut constater que la tendance à fermer certains /ɛ/ longs est nettement plus nette chez cette locutrice que dans l'extrait gembloutois. Ces fermetures apparaissent non seulement plus souvent mais aussi tant en syllabe ouverte (*le traitement* [lætʁe:tmã] (l. 18)) qu'en syllabe fermée (*sur ma tête* [te:t] (l. 11) ; *anniversaires* [anivɛʁse:ʁ] (l. 15) ; *petites fêtes* [fe:t] (l. 15) ; *un nerf* [ne:ʁ] (l. 14)), ce qui est normalement proscrit en français de référence (on ne prononce pas « père » [peʁ] mais bien [pɛʁ]). Comme nous l'avons noté à propos de CG, cette fermeture n'est pas généralisée. Une variation de la qualité vocalique en lien avec la durée s'observe également dans la prononciation de *athénée* (l. 14) où la seconde voyelle, prononcée en principe [e], est ici allongée et diphtonguée [ate:jne].

Le caractère non standard de l'accent de JD est également renforcé par la fréquence des cas de simplification des groupes consonantiques finaux et surtout par le fait qu'ils n'apparaissent pas seulement dans les groupes formés d'une occlusive suivie d'une liquide, mais aussi dans des contextes phonologiques où cette simplification est plus rare (*mais tout le reste* [metulʁes] (l. 2-3) ; *qui se contracte là* [kiskõtʁakla] (l. 24-25)).

Sur le plan segmental, on peut encore relever un phénomène courant en français parlé et qui n'a rien de spécifiquement régional : dans *sa mère lui lave les cheveux* [ʃfø] (l. 3), la locutrice réalise une assimilation d'une consonne interne. Il s'agit d'un phénomène de coarticulation : sous l'influence de la consonne fricative sourde [ʃ], la consonne sonore [v] est assourdie. On parle d'assimilation du trait de non-sonorité (*i.e.* du caractère sourd de la consonne), et cette assimilation est dite progressive, puisqu'elle opère vers

l'avant (le [ʃ] en début de mot assourdit le [v] qui suit, les deux sons entrant en contact suite à la chute du schwa).

L'accent de JD se caractérise par ailleurs par divers phénomènes prosodiques. Le parler de cette locutrice présente en effet aussi des traits non standard dans l'accentuation et l'intonation. En particulier, on retrouve des allongements de voyelles non finales (*cf. supra*), accompagnés d'un mouvement mélodique montant – ce qui produit la réalisation d'une syllabe pénultième haute, avec un effet d'accentuation. Par exemple, dans *je mettrai un foulard sur ma tête* (l. 11), le « ma » est réalisé avec une montée mélodique, ce qui le détache des syllabes environnantes : *sur **ma** tête*. La syllabe finale de groupe porte une mélodie basse, ce qui accentue encore le contraste de hauteur avec la syllabe qui précède.

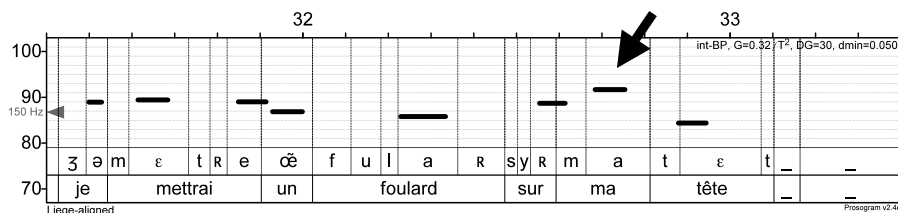


Figure 1 : Stylisation de la mélodie (prosogramme) de *je mettrai un foulard sur ma tête* (l. 11), illustrant la montée mélodique sur l'avant-dernière syllabe « ma ».

L'illustration ci-dessus est un prosogramme³, c'est-à-dire une représentation visuelle et stylisée de l'intonation (traits noirs épais discontinus), et de la durée (gradation en dixièmes de seconde sur la partie supérieure).

Ce contour mélodique non standard (allongement et montée mélodique sur une syllabe non finale) est particulièrement fréquent lors de passages où l'implication de la locutrice est forte, comme dans *et celles [les dents] que j'ai encore en dessous, je n'ai **pas** mal* (l. 31-32), ou dans *elle a un **lancement*** (l. 24). Cette congruence entre « accent régional marqué » et « implication forte » ne semble pas être le fruit du hasard : c'est en effet dans les passages où un locuteur développe une grande expressivité qu'il peut produire plus de traits marqués, soit qu'il se surveille moins, soit qu'il tende spontanément à produire une forme de discours plus familière ou intime.

3. MERTENS P. (2004). « Un outil pour la transcription de la prosodie dans les corpus oraux », *Traitement Automatique des Langues* 45(2), 109-130.

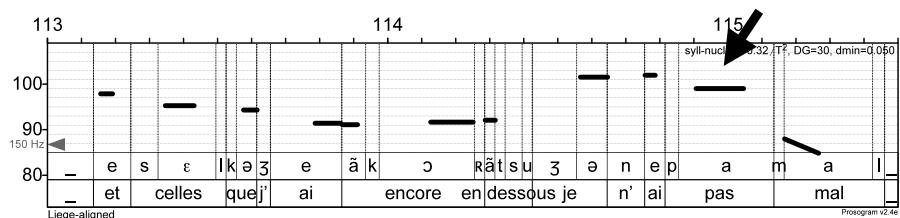


Figure 2 : Prosogramme de *celles que j'ai encore en-dessous je n'ai pas mal* (l. 31-32), illustrant l'allongement de l'avant-dernière syllabe « pas » (320 ms).

Brève conversation à Ivoz-Ramet (province de Liège, Belgique)

JD : Il n'y a que, elle se lave toute. Sauf son dos elle ne saurait pas hein. Elle ne sait pas se laver comme il faut dans le dos. Alors sa mère vient lui laver son dos, mais tout le reste. Et sa mère lui lave les cheveux alors parce qu'avec euh, une main c'est difficile, surtout elle hein, elle a beaucoup de cheveux, jusque maintenant elle les garde toujours. 1 5

EQ : Ah oui.

JD : Enfin c'est <**EQ :** Il faut vraiment.> pas grave ça. Il faut euh...

EQ : Puis tout le monde ne les perd pas hein.

JD : Non non, non non, s'il faut même mettre une pe/ elle a même dit : « C'est non une perruque non non. » *di-st-èle*¹, « Je ferai comme tous les jeunes font. » *di-st-èle*, « Je mettrai un foulard sur ma tête. » *di-st-èle*. 10

EQ : Ben oui.

JD : Ça fait. Et elle est bien soutenue. Elle a beaucoup des, des, des amies, de l'école, de l'Athénée qui viennent, et des garçons, qui viennent la voir. Et elle participe à enco/ déjà à des... anniversaires ou des petites fêtes. Elle ne reste pas longtemps parce qu'elle est vite fatiguée hein. 15

EQ : Oui ben le traitement c'est... c'est...

JD : Le traitement oui c'est ce qu'on lui a dit : « Faut avoir la patience, c'est le traitement. ». Dimanche on est allé chez, Henry, il nous avait invités tous, ça fait. Elle a été contente, elle a parlé et... Tu retrouves la Nadia de... de l'année dernière quoi. 20

EQ : Mais elle est soulagée.

JD : Ben, voilà elle l'a dit hein. « Mon Dieu. » dit-elle, elle n'a même plus une douleur, temps en temps hein, c'est marrant parce que, elle est là, elle parle avec toi puis tout d'un coup, ouh. Elle a un lancement. « Tu dirais un nerf », *di-st-èle*, « qui qui se contracte

1. dit-elle

là. ». Ben je dis : « M/ dans des années hein N. Nadia dis, tu diras encore : « J'ai mal 25
mes doigts, <EQ : Ah ouais, ouais.> ou j'ai mal au poignet et tout ça. », malgré il y
en a beaucoup hein », je dis, « qui sont <EQ : J'ai déjà entendu ça.> amputés. ». Hein
tu as déjà entendu hein, qui disaient. C'est comme les dents hein.

EQ : Tu n'en as plus tu as encore mal.

JD : Ja/ mais c'est sérieux, la semaine dernière mais je dis : « Mais nom d'une pipe moi j'ai 30
mal mes dents d'au-dessus *dju nn-a pus dispôy des anêyes*², et celles que j'ai encore
en dessous, je n'ai pas mal. ».

2. je n'en ai plus depuis des années